

## Troisième prix

Même loin au nord, l'eau venait à manquer. Certains exprimaient déjà la crainte d'un rationnement de l'énergie, les usines solaires de production d'hydrogène n'étant plus suffisamment alimentées. C'est alors que des géologues, grâce à des sondages par avion au moyen d'appareils expérimentaux, avaient émis l'hypothèse qu'il pourrait y avoir de l'eau au sud, piégée dans la roche sous le sable du désert. Et c'est sur cette hypothèse on ne peut plus ténue que nous sommes partis voici plus d'un mois, plein sud à travers les dunes de sable, emmenant des tonnes de matériel sophistiqué dans des camions. Jamais de mémoire d'homme une telle expédition n'avait été lancée dans ce désert aride, effrayant, sans végétation, sans vie.

Nous étions partis avec nos véhicules d'équipement et de subsistance, mastodontes aux roues énormes. Notre troupe réunissait toutes sortes de métiers : géologues, mécaniciens sur moteurs à hydrogène, personnel médical, spécialistes de la survie dans le désert, pas loin de quarante personnes en tout. Et moi, le cuisinier, enfin si on peut appeler cuisine le déballage et la distribution de rations toutes préparées, à peine réchauffées. Et nous roulions jour après jour à travers le désert uniforme, sans repère autre que le système de guidage par satellite. A intervalles irréguliers, les géologues décrétaient que l'endroit était propice, et nous mettions en place les machines de sondage que des techniciens experts manipulaient ensuite pendant des heures, mais sans succès jusqu'à présent.

Le découragement commençait à nous gagner, les réserves d'hydrogène approchaient la limite qui nous permettrait tout juste de revenir chez nous. A l'horizon, nous voyions s'approcher la masse grise et ronde des Alpes, terme de notre exploration. C'est à ce moment, lors d'un des derniers sondages, qu'une anomalie apparut sur les écrans de contrôle. Pas vraiment un signal caractéristique pour de l'eau, mais une singularité au sein du sable et de la roche, peut-être une zone d'humidité. Pour la première fois, nous avons sorti les pelles mécaniques et les foreuses, et commencé à fouiller dans le sable brûlant. C'est ainsi que nous avons trouvé ce que nous ne cherchions pas : à peine à un ou deux mètres sous le sable, une structure en verre d'une forme tellement régulière, plate et étendue qu'il ne pouvait s'agir d'un phénomène naturel. Une civilisation avait peut-être existé ici, en plein désert, et y avait érigé un étrange monument. Depuis des siècles, nous survolions ce désert et n'avions rien remarqué. L'existence de l'humanité sur terre était-elle bien plus ancienne que nos savants le pensaient jusqu'ici ?

Lorsque plusieurs jours après des historiens et une unité armée nous rejoignirent, nous avions déjà dégagé une bonne partie de la structure. Le volume de verre, presque intact, semblait pris entre deux amas de pierres taillées, peut-être restes d'un bâtiment détruit. Des orifices à grandeur humaine ressemblant à des portes y étaient ménagés. Après des jours d'exploration préparatoire et de contrôles de sécurité, une première escouade fut autorisée à pénétrer dans la masse de verre.

Après coup, on peut dire que le plus grand étonnement des premiers explorateurs fut de découvrir des inscriptions assez similaires à notre propre écriture. Quelques semaines plus tard, lorsque des linguistes arrivèrent sur place avec leurs ordinateurs, il ne leur fut pas très difficile de traduire ces messages venus du fond des temps.

Mais ce qui marqua le plus durablement les premiers découvreurs, ce furent les innombrables représentations graphiques, souvent colorées, suspendues aux parois. Elles sont toujours en place aujourd'hui : on peut y voir des figures humaines plus ou moins ressemblantes, bien moins fidèles que les photographies tridi actuelles, mais curieusement bien plus expressives.

Lorsque les historiens livrèrent leur premier rapport, ce fut un bouleversement. Notre découverte prouvait qu'une civilisation s'était développée en ces lieux désolés. Des villes construites en pierre y avaient été construites. Les représentations graphiques étaient en fait des « peintures » faites à la main par les habitants. Sur l'une d'entre elles en particulier, on peut voir une étendue d'eau (!) et des hommes sur une barque en train de capturer un grand nombre d'animaux aquatiques au moyen d'une sorte de filet.

Nos historiens en concluent que le climat avait dû être incroyablement clément. Les techniques de datation les plus récentes font remonter cette civilisation à au moins 1500 ans, c'est-à-dire bien avant que nos ancêtres nomades s'installent tout au nord du continent et que notre propre civilisation s'établisse.

Les villes de pierre n'ont apparemment pas résisté aux rigueurs du climat. Mais la structure en verre que nous avons trouvée est restée pratiquement inaltérée, avec tout son contenu. Les documents trouvés la désignent comme le « Musée d'art et d'histoire » de la ville disparue qui se dressait à cet endroit, appelée « Genève ». Les peintures permettent de se faire une idée de la vie des habitants. L'eau semble avoir été disponible en abondance, au point de former des « lacs » remplissant le fond des vallées. Des fêtes en plein air étaient organisées, des animaux fantastiques se mêlaient aux hommes vêtus de tissus d'une variété de formes et couleurs sans limite. Certains allaient nus, sans que cela ne paraisse créer de problèmes. La végétation était luxuriante.

Le débat n'est pas tranché à ce jour : le Musée d'art et d'histoire de Genève était-il un lieu témoignant de la civilisation telle qu'elle existait à l'époque, ou plutôt un sanctuaire de culte à d'anciens dieux, représentés dans leur royaume imaginaire ? Nombreux sont ceux qui privilégient la seconde explication. Il faut dire qu'il serait bien trop dur, presque insupportable, de savoir que la vie pouvait avoir été aussi douce, aussi largement dotée de richesses par la nature, et que nous aurions perdu tout cela. Tous ces animaux, toutes ces plantes, cette douceur de vivre qu'on peut saisir en contemplant les peintures.... Comment se contenter de nos champs de mousses alimentaires, de nos chiens, du combat incessant pour l'eau, de l'austérité de nos vies ?

Je suis maintenant retourné au nord, j'ai retrouvé ma cuisine et les mille façons d'apprêter la mousse, les graines et la viande de chien. Mais ce n'est plus comme avant : le Musée d'art et d'histoire de Genève m'a ouvert des horizons merveilleux, mais aussi désespérants parce qu'inaccessibles. Qu'avons-nous fait pour perdre le paradis ?